

La grandeur d'un peuple devenu fou À la folie de Wang Bing

Nicolas Klotz

Numéro 172, juin–juillet 2015

Révolutions du spectateur mutant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Klotz, N. (2015). La grandeur d'un peuple devenu fou / *À la folie de Wang Bing*. *24 images*, (172), 41–42.

LA GRANDEUR D'UN PEUPLE DEVENU FOU

À LA FOLIE DE WANG BING

par Nicolas Klotz



La nuit, un asile psychiatrique dans une petite ville de province en Chine. Un jeune homme vêtu d'un long manteau d'hiver entre dans la lumière jaunasse d'une des cellules lançant cette phrase – *On serait mieux chez nous, mon frère. C'est bientôt le Nouvel an et je n'ai les idées claires que chez moi.* Il pense tout haut, se déplace sans cesse, comme un fauve. Un fauve dans le manteau de Spinoza transpercé de coups de couteaux. Il entre dans une autre cellule, essaye de réveiller un dormeur, le secoue – *Tu vas t'étouffer si tu dors comme ça!* Dehors, sur la cursive grillagée au-dessus de la cour, il continue à penser tout haut, les yeux et la bouche à peine ouverts – *Vous voyez comment sont ces nababs de médecins, toujours à gaspiller l'électricité. Même moi, je ne suis pas aussi irresponsable!* Il éteint les lumières de la cursive – *J'ai trop chaud.* Il rejoint d'autres fous qui planent ou végètent dans le foyer. Deal de tabac, mandarines, médicaments – *Je vais faire un footing. Vingt tours de cour.* Il enlève son manteau, son anorak, son pull, sa chemise et part torse nu, à nouveau sur la cursive. Puis se met à courir, de plus en plus vite, deux tours, trois tours, dix tours – *Quelqu'un me poursuit, il veut me tuer!!!* Sa course s'accélère encore, la caméra bouge, se cogne dans des silhouettes, le perd, le retrouve. Le jeune homme s'arrête, se retourne, il crie en riant vers la caméra – *La vache, tu transpires autant que moi?*

3 h 49. Les expressions « documentaire fleuve » et autres « film monstre » ont accompagné la sortie d'*À la folie*. Expressions toutes faites posées sur bon nombre de films qui se libèrent des contraintes d'une durée commerciale. Wang Bing, Béla Tarr, Lav Diaz, Pedro

Costa, parmi pas mal d'autres cinéastes, n'ont jamais hésité à élargir le pas de leurs films pour expérimenter d'autres rapports à la durée. D'autres rapports aux spectateurs. Ce sont souvent des expériences cinématographiques puissantes, dans lesquels cinéastes et spectateurs se trouvent immergés ensemble dans des univers temporels très forts. Immersions collectives proches du trip, du voyage initiatique, du sommeil éveillé, d'où nous sortons souvent conscients d'avoir vécu une expérience exceptionnelle. Dans ces films-là, une électricité magnétique circule entre le cinéaste et les spectateurs, donnant le sentiment d'entrer dans un film en train de se faire.

Dès les premiers plans de *À la folie*, une question brûlante surgit : à qui est adressé ce film ? Comment Wang Bing a-t-il pu obtenir l'autorisation de filmer ces hommes que nous découvrons, incarcérés contre leur gré, à nus, blessés, abandonnés, sales, malades, assommés de médicaments ? Sont-ils conscients qu'on les filme ? Ont-ils le choix ? Peuvent-ils refuser ? Questions brutales qui viennent compliquer la vision des premières 20 minutes du film au point où l'on se demande ce qu'on fait là, totalement débordés et impuissants, devant cette immense souffrance humaine.

Le cinéaste continue à creuser fort ses plans, dans la durée et dans le réel, n'évacuant ni les excréments, ni les hurlements, ni les répétitions, ni l'ennui. Comment un tel film pourrait-il être projeté en Chine ? Le malaise s'accroît encore devant l'idée qu'il pourrait n'être destiné qu'à un public occidental. Et plus particulièrement, étant donné l'éblouissante durée du film et sa radicalité, exclusivement au public des festivals, des revues de cinéma, des cinémathèques,

voire même, aux musées – plus élitistes mais plus kamikazes que les salles d'exclusivité. Ou alors, et c'est là où les choses deviennent extrêmement passionnantes – qu'il ne soit destiné à aucun public en particulier. Juste exister haut et fort. Maintenant et demain.

Une fois passée et dépassée l'épreuve brutale des 20 premières minutes, *À la folie* s'insinue en vous avec une tendresse entêtée. Dans la séquence décrite plus haut, vous recommencez à entrer dans le film mais cette fois, avec votre propre respiration. Dans la course du jeune homme torse nu, sa transpiration, et ce monologue illuminé par sa lutte entre son humour et sa lucidité, contre l'action dévastatrice des médicaments. Vous croisez des ombres, des dos fracassés, refermés, des visages endormis et surveillés à la fois, tout un monde, un peuple désuni, réuni, autour de ce mot de *folie* qui brûle en eux, autour de vous, en vous, et vous habite.

C'est à cette puissance-là que nous nous sentons conviés par Wang-Bing : celle d'exister en même temps que la folie. Puissance des personnages : exister, exister chaque instant, envers et contre tout ce qui incarne, abandonne, détruit, extermine. *Faut-il devenir*

à ce point fou pour devenir lucides? La folie serait le récit de cette lutte pour la lucidité, au sein des familles désœuvrées, des amis désespérés, de toutes les prisons d'une société qui s'est organisée pour faire suffoquer le vivant. *Puissance du cinéaste* : emmener la caméra dans l'intimité de ces êtres à moitié ou tout à fait détruits, qui parlent tout haut, nous ouvrent leurs tendresses et leurs apocalypses personnelles comme s'ils s'ouvraient les veines. *Puissance du public* : vivre cette immersion avec les personnages et le cinéaste, quelque que soient les conditions de projection du film – DVD, salle de cinéma, festival, cinéma temporaire, streaming... – sa durée, les sentiments très extrêmement contrastés que vous ressentez.

Il y a quelque chose d'immensément épique dans ce film époustoufflant. Un sens de l'épique que seul le cinéma contemporain sait faire : montrer la grandeur d'un peuple devenu fou. On ne remerciera pas assez Wang Bing d'avoir emmené avec lui, juste une caméra et un micro, pour chercher avec ses hommes détraqués par la lucidité et les médicaments, tous héroïques, quels gestes et quels imaginaires en commun ils pourraient inventer ensemble. 24

« Immersions collectives proches du trip, du voyage initiatique, du sommeil éveillé, d'où nous sortons souvent conscients d'avoir vécu une expérience exceptionnelle. »

UN CAFÉ À COPENHAGUE

Que regarde-t-elle ? Est-elle immobile ? En mouvement ? Va-t-elle nous regarder dans un instant ? Entend-elle quelque chose ? Va-t-elle se lever ? Dire quelque chose ?

C'est une photo, pas un film.

L'instant dont nous voyons la trace est un instant qui dure. Un instant qui nous connecte.

Elle, nous, et le mystère jamais résolu de ce que cherche son regard.

Dans un film, on attendrait le contre-champ, un panoramique, un mouvement de caméra. Un son, une voix qui l'interpelle. Un homme (amant), une femme (amante) qui entre dans ce lieu où la photo a été prise : un café à Copenhague. On entendrait parler danois, un prénom : Leila, Esther, Greta.

Le cinéma ne fait que développer ce qui existait déjà dans la photographie et avant cela, dans la peinture. Depuis toujours, nous nous regardons et ressentons toutes sortes de choses mystérieuses.

– Nicolas Klotz



© Nicolas Klotz